SIX LETTRES DE MARCEL PROUST

M. Proust

STORAGE-ITEM
MAIN LIBRARY

LPA-B18E
U.B.C. LIBRARY

PQ
2631
R6
Z414
1929

U.B.C. LIBRARIES

SIX LETTRES DE MARCEL PROUST

1929

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/sixlettresdemarc00prou

SIX
LETTRES
DE
MARCEL PROUST

SIX LETTRES DE MARCEL PROUST

INTRODUCTION DE

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

MANUEL BRUKER
ÉDITEUR
PARIS

INTRODUCTION

Les six lettres que l'on publie ici m'ont été adressées par Marcel Proust entre 1920 et 1922. Je n'éprouve aucun scrupule à les voir imprimées, malgré les éloges qu'elles contiennent. On sait assez maintenant la courtoisie presque excessive dont Proust s'enveloppait, et qui, parmi les masques derrière lesquels on dissimule, et l'on protège sa liberté intérieure, est le plus avenant à la fois, le plus rigide et le plus impénétrable, lui faisait prodiguer mille grâces où les intéressés auraient bien tort de voir beaucoup plus que des formules de politesse. Son esprit critique était pénétrant et sûr, mais il ne mêlait pas les genres. Il lui paraissait nécessaire de reconnaître à ses correspondants du

talent, de la beauté ou de l'esprit et beaucoup d'obligeance et de gentillesse dont il n'était jamais assez reconnaissant, sans que ces protestations tirassent plus à conséquence que les vœux de santé que l'on formule, sans les former, à un homme dont on sait, sans en prendre souci, qu'il mourra bientôt d'un cancer.

J'ai connu Proust dans les derniers mois de 1919. Le prix Goncourt me l'avait fait découvrir. J'ai dit ailleurs de quel ordre fut cette découverte et combien précieuse pour moi. Je n'étais pas même alors un débutant. Mon goût pour son œuvre, cherchant la manière la plus prompte et la plus directe de s'exprimer en même temps que la plus sûre de visiter en quelque sorte l'atelier de ses métamorphoses, m'avait porté à écrire pour mon plaisir un long pastiche, où je ne mettais nulle intention parodique mais une sorte d'ardeur analogue à celle des jeunes peintres qui vont copier dans les musées les grands artistes leurs préférés, non par imitation mais

pour s'instruire dans leur art, dérober leurs secrets et les appliquer par la suite à leur usage particulier.

Proust me paraissait (et je le crois toujours) un être d'une essence différente de la nôtre, dont la matière était réduite à un centre nerveux infiniment sensible, fleuri de mille antennes flexibles. Cette absence de réalité corporelle et presque humaine me donna l'audace qu'expliquait d'autre part ma grande jeunesse : je lui adressai mon pastiche, accompagné d'une lettre aussi dépourvue que possible de formules, et où je lui exposais les sentiments extraordinaires qu'il avait éveillés en moi. C'est à ce double envoi que répond la première lettre qu'on lira ici.

J'allai le voir quelques jours plus tard et je compris l'erreur qu'était cette visite. Il habitait déjà la rue Hamelin, et me reçut (il était onze heures du soir) dans sa chambre, pleine d'affreuses odeurs pharmaceutiques. Il était couché dans ce même lit où deux années plus tard, je revis étendu, immobile,

son corps, qui n'était plus alors comme une muraille opaque qui me dérobait sa présence, mais privé de parole, de mouvement et de défense, le témoin abandonné de son passage et de sa fuite.

Ce jour-là, celui que je connus, cet homme malade, disert et plein de gentillesse, me fit l'effet d'être un camarade à tout faire délégué par Proust pour recevoir les importuns, c'est-à-dire, je pense, tout le monde. Je ne puis dire que j'aie été déçu. Je compris que Proust était absent, tout entier dévoré par son œuvre, et que c'était une grande sottise que d'avoir cru rencontrer un homme évanoui. Proust, qui sentait tout, et même l'imaginaire, comprit certainement mon sentiment. Si, par la suite, mes visites furent rares, ses lettres (on en jugera par celles-ci) le montrent plus réel, plus sincère dans la critique et plus simple qu'on ne le voit d'habitude dans sa correspondance.

Ces lettres n'appellent point de commentaires. Les quelques points obscurs qui deman-

deraient une explication se réfèrent, soit à des articles que j'ai écrits, soit à des événements qui me sont personnels : on comprendra que je m'abstienne de références qui me concerneraient seul. Ce n'est point par ce qu'il pense de moi, mais par ce qu'il dit des autres, ou de son œuvre, par les sentiments qu'il exprime ou les remarques qu'il fait que ces lettres offrent de l'intérêt. Je ne voudrais point gâter leur qualité, qui est d'autant plus pure que leur destinataire est plus impersonnel.

Louis Martin-Chauffier.

PREMIÈRE LETTRE

44, rue Hamelin
(adresse confidentielle)

Monsieur,

Je suis extrêmement malade, j'ai 800 lettres en retard. Si je fais exception pour vous et vous réponds tout de suite, vous tirerez de ce fait je pense la conclusion qu'il comporte. C'est celle-ci : votre lettre m'a enchanté. Votre pastiche a parachevé l'enchantement. Ce n'est pas un mince compliment. Je suis très sévère pour les pastiches. En particulier ceux que j'ai lus, et qui prétendaient m'imiter, m'ont paru d'une extrême faiblesse. Le vôtre est une rare et belle exception. J'en trouve l'esprit général faux (vraiment je suis trop malade pour vous expliquer ce que je veux dire. Peut-être si vous vous dites non plus : il regarde au microscope, mais avec un télescope, vous devinerez ma pensée) et cette erreur pre-

mière rend le pastiche un peu languissant parfois. Mais que de trouvailles étonnantes! Vous avez distingué avec une justesse, parodié avec une drôlerie infinies, quelques particularités de syntaxe que je pense connues de nous deux seulement. Vous vous moquez de mes comparaisons d'une façon délicieuse. Le Monsieur décoré par un ministre ami, la ressemblance des pères et des fils, les différents voiles d'une femme, le positif et le négatif, tout cela est à mourir de rire. Monsieur, j'aurai peut-être dans la suite des temps un conseil à vous demander pour des étymologies. Je l'avais demandé à M. Dimier (que je ne connais d'ailleurs pas) lequel m'avait gentiment répondu en m'offrant de me mettre en rapport avec M. Longnon. Du reste je ne manque pas de gens pouvant m'apprendre toutes les étymologies. Mais cela m'amusera plus que ce soit vous, maintenant que votre lettre et votre pastiche m'ont fait un peu entrer dans votre esprit. En tous cas ce n'est que pour plus tard. Je

suis trop malade pour chercher à me rappeler les noms propres que j'avais indiqués à M. Dimier. En revanche il y a un renseignement historique qui me serait actuellement fort utile (je suis dans un "meublé" sans livres) il est vrai que c'est fort postérieur aux Carolingiens. Voici. Je me souviens d'avoir lu autrefois dans les Débats (était-ce un article d'André Hallays, je n'en sais plus rien), qu'une Montmorency, ou plutôt je crois la veuve d'un Montmorency, avait fini ses jours abbesse. N'était-elle pas née Condé? Quel était le nom de l'abbaye? Je pense que cela se passait au temps de Richelieu. Si vous savez cela vous seriez gentil de me l'écrire. Si vous ne le savez pas, ne prenez pas la peine de me répondre. En tous cas je vous supplie de croire que ce n'est pas pour cela que je vous ai écrit. Une lettre représente pour moi en ce moment une affreuse fatigue. J'en ai d'indispensables qui ne seront jamais écrites. S'il ne s'était agi que de M^me^ de Montmorency ou Condé,

je serais resté bien tranquille. Un de mes amis eût cherché les renseignements. Mais votre lettre était si jolie, votre modestie si exagérée, que je me suis fait un devoir de vous remercier de l'une et de vous guérir de l'autre. Bonne chance pour vos Carolingiens. Est-ce eux ou d'autres qui sont destinés à accaparer votre don littéraire, je l'ignore, mais il est certain et charmant.

Votre dévoué,

MARCEL PROUST.

Bien entendu quel était l'article des Débats m'est absolument égal. Ce que je voudrais savoir si un Montmorency, etc.

Au fond si vous saviez une abbesse d'un temps quelconque d'un chapitre aussi fermé que Remiremont et qui ne fut pas une parente des d'Haussonville, cela m'irait aussi bien que cette Montmorency. C'est pour donner l'occasion à M^me^ de Villeparisis (j'allais dire de la Villetournois) de montrer un portrait de l'abbesse et d'étonner un peu ses visiteurs.

DEUXIÈME LETTRE

44, rue Hamelin.

Cher Monsieur et ami,

J'ai l'air ingrat et je ne le suis pas du tout. Je suis seulement très malade et j'ai été jusqu'ici hors d'état de vous remercier de votre amusante M^me^ de Bassompierre. Vous ne m'en voudrez pas de ne pas m'en servir et d'en rester à ma Montmorency que faute de détails j'ai laissée dans le vague. Il faut avant tout subordonner, ne pas se laisser entraîner par l'amusement d'une anecdote à donner à un détail une ligne de plus qu'il ne doit comporter dans l'équilibre de l'ensemble. Si je n'avais hélas ! cessé depuis tant d'années de voir M. France, c'est lui bien plutôt que moi que je ferais profiter de votre Bassompierre. Il aime ces décamerons que d'ailleurs je ne

méprise pas; mais si vous me faites l'honneur de lire quand il paraîtra le " Côté des Guermantes ", vous estimerez vous-même que ce récit parasitaire eût entièrement — comme une végétation folle — caché la ligne architectonique déjà assez complexe par elle-même. J'espère bien du reste vous voir d'ici là. La difficulté est dans ce que Saint-Simon eût appelé la " mécanique " de ma vie, et qui, épouvantable pour moi, est fort incommode pour les autres. Sans me fatiguer à vous l'expliquer dans une lettre, je vous dirai que si vous passez un soir vers 10 h. 1/2 devant le 44 rue Hamelin, vous avez des chances *de me trouver. J'espère qu'une amélioration de mon horaire me permettra un peu plus tard de vous demander de dîner avec moi.*

Croyez-moi votre bien sincèrement ami,

MARCEL PROUST.

TROISIÈME LETTRE

Cher Monsieur et ami,

L'état de ma santé et de ma vue m'empêche de vous remercier que par un mot très court. J'ai lu l'autre jour dans la N. R. F. un joli article sur Stendhal sans savoir de qui il était. J'ai eu une amicale et joyeuse surprise en voyant la signature Martin-Chauffier. Vous devriez faire vos caractères à peu près trois fois aussi gros quand vous m'écrivez. Car je n'y vois plus du tout et cela rend la lecture d'une lettre de vous presque impossible. Je vous envoie tous mes plus sympathiques souvenirs.

MARCEL PROUST.

QUATRIÈME LETTRE

Cher ami,

Je vais répondre à votre lettre avec la plus grande exactitude et la plus parfaite sincérité.

1° Un fait domine le reste. Je suis depuis sept mois alité avec des crises d'urémie alternant avec (pardon des deux "avec") des troubles différents et aussi graves. Pendant trois mois je n'ai pu ouvrir une lettre.

2° La lettre m'annonçant vos fiançailles est venue à un moment où j'étais au contraire lucide, et certes si mes forces (!) ne m'avaient pas fait depuis longtemps renoncer à entretenir ce genre de correspondance, il n'y a personne à qui j'eusse plus volontiers écrit qu'à vous. J'ai même failli le faire (alors que dans tant de maisons on m'at-

tend à dîner sans que j'aie le courage de répondre, et j'en suis plus malheureux que les hôtes qui me trouvent impoli). Deux raisons m'ont arrêté. La première est que mon besoin de sincérité dans les plus petites choses m'eut fait vous dénoncer comme étrange telle phrase de votre lettre qui n'avait rien de fâcheux. Et il eut fallu entrer dans des développements infinis. La seconde raison est que justement je voulais vous recommander le livre de Jacques Boulenger, et qu'apprenant à ce moment précis, que vous alliez vous marier, j'ai pensé que vous aviez d'autres soucis en tête que des soucis de critique et qu'il serait peu convenable à moi de vous répondre par une lettre " professionnelle ".

3° Je ne pouvais vous en vouloir en aucune façon pour votre article sur Jacques Boulenger. Il est vrai que j'ai eu ensuite beaucoup de chagrin de cette affaire. Mais vous n'y êtes pour rien et en vérité personne n'y est pour rien, mon chagrin est

venu d'avoir semblé faire tomber Jacques Boulenger dans un traquenard. Voici comment. Je n'ai vu qu'une fois Jacques Boulenger dans ma vie et pendant cinq minutes, mais comme cela a suffi à me donner une grande sympathie, je peux même dire une grande affection pour lui, j'ai par excès de zèle demandé à Rivière si l'article sur "l'Art est difficile" était aimable, auquel cas je me ferais une joie de l'annoncer à l'auteur. Rivière était très fatigué à ce moment-là. Le passage froissant lui avait échappé, et il me fit dire que l'article était très aimable et que Boulenger en serait content. J'annonçai donc à Jacques Boulenger une nouvelle fausse, sans le vouloir, sans que Rivière eût voulu me tromper. Mais enfin Jacques Boulenger me connaissait si peu qu'il aurait été en droit de croire que je m'étais joué de lui. Il n'en a rien été. Mais je n'en ai pas moins été malheureux, je l'aurais été de sembler manquer de franchise envers un indifférent, à plus forte rai-

son envers un ami. Vous me parlez d'une lettre offensante de Jacques Boulenger, j'ai au contraire souvenir d'une lettre offensée. Il avait d'ailleurs offert à Rivière de retirer sa lettre en lui laissant (ou en vous laissant, je ne sais plus) le soin d'une rectification. Mais Rivière ne lui répondit pas (ceci je ne l'ai su que beaucoup plus tard et ne crois même pas avoir eu l'occasion ou plutôt hélas! la possibilité physique à cause de mon terrible état, de revoir Rivière depuis l'époque où je l'ai su et de lui en parler). D'ailleurs je ne sais pas si je l'aurais fait. Car Jacques Boulenger, qui a une nature extrêmement franche et loyale (vous pensez bien que je ne dis pas cela en opposition avec Rivière pour qui vous savez ma profonde et admirative tendresse, ni d'ailleurs en opposition avec personne), a depuis longtemps considéré l'incident comme clos et oublié. Vous me parlez d'un procédé grossier de lui, je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire, ou alors il y a certainement

malentendu... J'espère que cette polémique n'a troublé en rien votre bonheur auquel je m'associe d'un cœur reconnaissant!

Croyez, cher ami, à mes affectueux sentiments et présentez mes respectueux hommages à M^me^ Martin-Chauffier.

MARCEL PROUST.

Il est entendu que cette lettre reste confidentielle pour ne pas ranimer ce qui est éteint. Cependant je ne vois pas d'objection si vous le désirez à ce que vous la communiquiez à Rivière avec lequel je n'ai pas de secrets. Pourtant cela me semble inutile.

Soyez rassuré pour les terribles étymologies que je devais vous demander. Je m'en suis tiré tout seul de mon mieux, ou plutôt fort mal. On mettra ce qu'elles ont de fantaisiste ou d'erroné sur le compte de mes ignorants personnages. Il y a pourtant plus d'un an que je dois écrire à François de Paris pour lui demander celles des Guermantes et Cambremer. Mais écrire une

lettre est au-dessus de mes forces. Celles que j'ai détournées pour vous vont me laisser peut-être pendant des semaines incapable de me passer chaque heure d'adrénaline et de caféine. Mais je vous ai en trop grande estime pour vouloir rester sous le coup de vos courtoises accusations et pour ne pas tenir à vous montrer toute la netteté irréprochable, je crois, de ma conduite.

MARCEL PROUST.

P.-S. — Excusez je ne dirai pas seulement les défauts de style, mais les fautes de grammaire de cette lettre de plus de dix pages. Je n'ai absorbé aucune nourriture depuis dix jours sans être maire à Cork pour cela, et pendant ces dix jours j'ai dormi en tout à peu près trois heures.

CINQUIÈME LETTRE

Cher ami,

Je viens d'être tellement malade que je n'ai pas pu vous répondre. (J'écris cher ami, j'ignore si c'est le terme usité de nos lettres, en tous cas il répond à mon sentiment) et s'il vous convient, je vous demanderai de vouloir bien employer le même quand vous m'écrivez. Cela me fera oublier ma vieillesse prématurée. — J'aurais tout de même pu, certains jours du moins, car il y en a d'autres où un seul mouvement m'était impossible, vous répondre par un petit mot, mais j'avais une autre raison que celle de santé. Vous me parliez d'un article (mais vraisemblablement pour le numéro du 1er janvier) sur Guermantes. Je n'étais pas très favorable mais ne voulais vous influencer

dans aucun sens. Je trouve vos articles remarquables (votre Bourget étonnant, de premier ordre) et je crois que vous mettriez très bien en lumière que c'est le contraire d'un livre snob que Guermantes, car quand un snob écrit un roman il se représente comme un homme chic et prend un air moqueur à l'endroit des gens chic. La vérité c'est que par la logique naturelle après avoir confronté à la poésie du nom de lieu Balbec la banalité du pays Balbec, il me fallait procéder de même pour le nom de personne de Guermantes. C'est ce qu'on nomme des livres peu composés ou pas composés du tout. (A ce propos votre ami M. Marsan est-il l'Orion qui a parlé de moi? Si oui vous me feriez plaisir en lui disant que le goût très vif que j'ai pour son talent me rend entièrement sensible à la gentillesse qui m'était témoignée dans cet "Orion"). D'autre part on a depuis Hervieu, Hermant, etc... tellement peint le snobisme par le dehors que j'ai voulu essayer

de le montrer à l'intérieur de l'être, comme une belle imagination. Remarquez (cela ne veut pas dire remarquez dans votre article, car je ne souhaite pas que vous le fassiez) que la seule chose que je ne dis pas du personnage narrateur, c'est qu'il soit à la fin un écrivain, car tout le livre pourrait s'appeler une vocation? mais qui s'ignore jusqu'au dernier volume. La fatigue me force à arrêter ici une lettre qui telle quelle n'a aucun sens et que je vous envoie pourtant pour que vous ne pensiez pas que je vous oublie et que vous sachiez que je vous aime bien.

MARCEL PROUST.

SIXIÈME LETTRE

Cher ami,

Jacques Rivière vous dira dans quel pitoyable état de santé je me trouve en ce moment. Il (l'état de santé) m'empêche de répondre à personne, de remercier personne. Mais puis-je ne pas faire pour vous une exception qui n'est pas dictée que par mon cœur. L'article que je viens de lire dans la N. R. F. (et je l'ai tout aussitôt dit à Jacques Rivière que par un heureux hasard j'ai vu tout à l'heure, moi qui ne le vois presque jamais), votre article est étonnant de profondeur, de richesse, d'infaillible justesse dans le visé. Cette justesse qui élit le réel dans l'infini des possibles — avec la certitude du ramier suivant la route invisible — est ce qui me frappe le plus. Entendez bien que par justes je ne veux pas dire les

louanges (elles me touchent beaucoup mais viennent de l'ami), je veux dire les divinations. Je serai bien impartial (puisque hors de cause), si je cite par exemple la critique du Conseil de Montesquiou. Je crois l'être aussi, bien qu'au contraire si intéressé, dans ce que vous dites du passage de la fiction à la réalité et qui est si exactement la réponse que j'adressais à un critique, qu'elle me force à en modifier les termes sinon le sens, afin qu'elle reste mienne. De même du parallélisme entre Balbec et Guermantes. Prenez les meilleures critiques du passé, qui trouverez-vous à nommer qui soit entré si parfaitement dans les intentions d'un auteur ? Vous me dérobez mes secrets, vous vous faites un jeu de pénétrer dans mon clair-obscur, vous êtes mon médium.

Cet article m'a vraiment surpris. Je n'avais pas voulu vous dire dernièrement, pour ne pas vous influencer, que votre style, style de vos lettres surtout et même de vos articles, me semblait courir, à force d'ar-

chaïsme et de préciosité abstraite, le risque de se dessécher, de se refroidir. Voilà mes craintes bien dissipées! Il n'y a pas une phrase qui ne vive, rendue nécessaire par une idée neuve et profonde. La phrase pousse, elle fleurit, et elle a, comme vous dites si bien, (comme vous dites trop rarement dans vos lettres et dans vos autres articles) " les voiles des pétales et des feuilles ". On n'est jamais assez cérémonieux dans la politesse. On l'est toujours trop quand on décrit... Mes forces ne me permettent pas de vous parler plus longuement de vous (je peux dire de vous car je n'ai pas songé un instant, dans cette lettre, que c'était sur moi que vous aviez écrit). Mais je vous remercie encore de tout cœur et en espérant vous voir bientôt, vous serre très affectueusement les mains.

MARCEL PROUST.

Jacques Rivière, l'ami que je place au plus haut de mon estime intellectuelle et

morale, m'a parlé de vous de la façon la plus chaleureuse, et comme je l'ai rarement entendu parler d'un écrivain. — Je reviens à mon opinion propre : songez à éviter l'écueil des phrases trop longues (si drôles dans le pastiche que vous aviez fait de moi) si elles sont abstraites. Évitez la formule XVII^e siècle, ne gardez de cette admirable époque que sa réalité, le fond plein de vie, d'impressions senties et que l'apparente solennité ne doit jamais nous cacher.

Le tirage de la présente plaquette originale achevé d'imprimer le 20 Avril 1929 sur les presses de Ducros et Colas, à Paris a été limité à 305 exemplaires savoir :

10 exemplaires sur japon surnacré, numérotés de 1 à 10; 20 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 11 à 30; 80 exemplaires sur hollande Van Gelder Zonen, numérotés de 31 à 110, contenant la reproduction en fac-similé d'une des lettres de Marcel Proust et réservés à la Collection bibliophilique hors commerce « Pour les Amis du Docteur Lucien-Graux »; 25 exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés de 111 à 135, réservés aux amis de Marcel Proust; 15 exemplaires hollande marqués S P et 170 exemplaires hollande Van Gelder, numérotés de 136 à 305 et destinés à la vente.

Exemplaire N° 203

University of British Columbia Library

DUE DATE

NOV - 5 REC'D	
FEB 12 1976	
FEB 12 1993	

FORM 310

3 9424 02290 6553